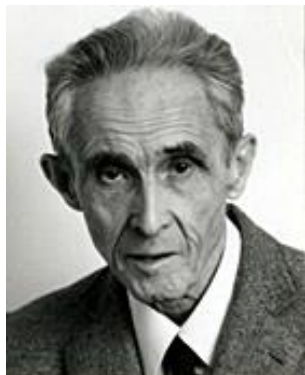


SOHIER Roger (1903-1991)
Virologue et enseignant hors pair
Biographie établie par Claude Chastel (1928-2018)

Dans son livre *Ces virus qui détruisent les hommes* (éd. Ramsay, Paris 1996), le professeur Claude Chastel, virologue de renommée internationale, livre une biographie de Roger Sohier que nous reproduisons ici *in extenso*, tant par hommage au professeur Chastel que parce que le professeur Sohier méritait cette mise en lumière.



Né le 28 septembre 1903 à Grenoble, Roger Sohier, dont le père est militaire de carrière, connaît, enfant, lycéen, puis étudiant, les tribulations de la vie de garnison, passant « des bords du lac d'Annecy à l'ombre des ormes du mail bressan, puis au flanc de ce lumineux jardin du Pérou qui domine la calme cité montpelliéraine ». C'est dans cette dernière ville qu'il obtient, en 1922, son PCB (certificat de physique, chimie et biologie) avant d'être admis à l'école du Service de santé militaire de Lyon, comme « santard ». Il y fait des études médicales sans intérêt particulier et passe sa thèse, le 30 novembre 1927, sur un sujet peu exaltant : un traitement aujourd'hui complètement oublié de la tuberculose pulmonaire, maladie à laquelle

on ne pouvait, à l'époque, rien opposer de sérieux et qui tuait des milliers de jeunes gens.

Diplômé d'hygiène et de bactériologie, il commence alors une carrière particulièrement brillante, d'abord essentiellement militaire, puis universitaire. Même après sa retraite, en 1973, il continuera ses travaux, écrira plusieurs ouvrages et enseignera tant à Lyon qu'à Tunis, et ce jusqu'à sa mort.

La première partie de la carrière de Roger Sohier, comme médecin militaire, commence à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce à Paris. Là, il se lance avec détermination et acharnement dans la voie des concours militaires, devenant rapidement assistant des hôpitaux (1931), et presque simultanément, médecin des hôpitaux et agrégé du Val-de-Grâce (ce qui est en soi une performance, vu la difficulté de ces concours). Il est alors attaché à la chaire d'épidémiologie et de bactériologie du professeur Aujaleu.

Dès 1928, R. Sohier s'intéresse à tous les aspects de la pathologie infectieuse, si importante alors dans les armées et au Val-de-Grâce. Durant la période de préparation intense des concours et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, il entreprend des recherches personnelles dans les domaines les plus variés de la pathologie humaine : maladies de la peau, parasitoses, diphtérie (qui restera un de ses sujets préférés), fièvres typho-paratyphoïdiques, vaccinations dans l'armée, leptospiroses, maladie de Besnier-Boeck-Schaumann ... En 1939, il met au point avec Ch. Jaulmes une technique de coloration des amibes et un ingénieux système pour prélever et étudier la salive, le « sialopréleveur de Sohier et Nabonne ». Il travaille avec Aujaleu et Christian Zoeller, ses maîtres, mais aussi avec Jame, Hugonot, Jaussion, Liégeois, Jaulmes, la fine fleur de la médecine militaire française, et collabore avec eux à plusieurs publications.

Pendant la « drôle de guerre », il dirige le laboratoire d'armée 336 qui dépende de la VI^e armée. Après l'armistice, il rejoint le Val-de-Grâce. Une fructueuse collaboration semble alors pouvoir s'établir avec P. Lépine et Mademoiselle V. Sautter de l'Institut Pasteur : il tente avec eux de transmettre au singe les oreillons et, surtout, la mononucléose infectieuse, de l'homme au singe et du singe à l'homme. Ce sont ses premiers contacts expérimentaux avec les virus.

En 1941, Sohier rejoint cependant Lyon et devient chef du Service des contagieux du vieil hôpital Desgenettes. Là, il se consacre à d'autres sujets de recherche, tout en poursuivant son travail sur la mononucléose infectieuse.

Cette infection, maladie des jeunes soldats et des amoureux (elle se transmet par la salive et le baiser profond), le passionna toute sa vie. Son livre, *La mononucléose infectieuse*, paru en 1943, contribue largement à clarifier un aspect très embrouillé de la pathologie infectieuse. À cette époque, le diagnostic spécifique de cette maladie souvent trompeuse n'est possible qu'avec l'aide de la sérologie. C'est d'ailleurs une constante de la vie scientifique de R. Sohier que d'avoir étudié et souvent clarifié de multiples réactions sérologiques : sérologie dite

« hépatique », qui n'est en fait que le reflet de perturbations apparaissant au niveau de notre plasma au cours de diverses maladies et que l'on comprendra mieux avec les progrès de la biochimie et de l'immunologie ; sérologie de la syphilis, de la mononucléose infectieuse, du paludisme (alors tout aussi peu spécifique que la sérologie hépatique), de la tuberculose, et plus tard des infections à virus. C'est encore l'époque des « claviers sérologiques », expression qui désigne dans le jargon des laboratoires des batteries de tests sérologiques, parmi lesquels le biologiste est censé choisir « la partition » la mieux adaptée au cas du malade.

La vie de Sohier prend un tournant en 1946 quand il obtient son agrégation d'hygiène à la faculté de médecine de Lyon puis, bientôt, sa titularisation à la chaire d'hygiène : c'est le début de sa carrière universitaire.

Le laboratoire d'hygiène dont il hérite n'a rien de particulièrement brillant : dans la poussière, croupissent des maquettes en plâtre de thermes romains, de systèmes d'égout et autres vespasiennes. Il le transforme complètement afin d'en faire un puissant outil d'investigation en bactériologie et en virologie humaines. De petites lumières sont dès lors visibles, la nuit, depuis l'avenue Rockefeller : ce sont les étuves où les précieux œufs embryonnés assurent la culture du virus des oreillons, bientôt celui de la grippe, puis de tous les virus responsables d'infections respiratoires, mais aussi de chlamydias et de mycoplasmes.

Le 13 novembre 1950, Sohier prononce sa « leçon inaugurale » devant un parterre qui réunit toutes les sommités médicales de Lyon : Policard, l'histologiste mondialement connu, P. Sedaillan, le bactériologiste, Joseph Nicolas qui avec Maurice Favre, deux gloires de la dermatologie lyonnaise, a décrit la maladie qui porte leur nom ; parmi les invités, se trouve également Gaston Ramon, le découvreur des anatoxines, les médecins-généralistes inspecteurs Jame et Hugonot, etc.

Le nouveau titulaire traite d'abord dans son discours des difficultés que rencontrent les hygiénistes, « ces étranges médecins », indispensables mais si mal compris, et rarement suivis. Il évoque l'accueil chaleureux qu'il a reçu à l'Institut Pasteur où il a enseigné au « grand cours » et salue au passage « l'éminent virologue » Pierre Lépine et le doyen Jean Lépine. Enfin, il parle des vaccinations et des obstacles qui attendent même les meilleures d'entre elles avant d'être largement acceptées.

Il s'est lui-même heurté, en différentes occasions, à ce problème causé par les accidents qui accompagnent inmanquablement les essais d'un nouveau vaccin. En 1950, on est alors en pleine période d'évaluation du fameux vaccin trivalent. Celui-ci associe des bacilles typhiques et paratyphiques A et B tués ainsi que les fameuses anatoxines diphtérique et tétanique, mises au point par Gaston Ramon et que Sohier considère comme « une des plus belles découvertes de ce siècle ». Il n'hésite pas à faire allusion, à ce propos, au « problème de l'expérimentation sur l'homme », et c'est dans ce passage qu'il donne toute la mesure de son humanisme :

Toute mise en œuvre d'une nouvelle méthode de vaccination même après les contrôles les plus rigoureux sur les animaux considérés comme les plus proches de l'homme, du moins quant à leur physiologie et leurs réactions immunologiques, constitue une expérimentation sur l'homme avec toutes les incertitudes qu'elle peut comporter.

Ce message est toujours d'actualité tandis que nous sommes confrontés au problème de nouveaux vaccins contre le sida. En 1950 Sohier songe surtout à la poliomyélite dont « l'étiologie, le virus qui la provoque et l'immunologie sont presque entièrement connus, mais contre laquelle on n'a pas encore immunisé » (Salk et Lépine mettront au point ce vaccin entre 1953 et 1956) ; là encore, le parallèle avec le sida et nos incertitudes actuelles est évident.

Sa très grande expérience des vaccinations humaines vaudra plus tard à Sohier d'avoir la confiance de l'OMS dans le domaine des vaccinations contre les virus.

Le laboratoire de virologie de Sohier acquiert très vite une reconnaissance internationale. De nombreux élèves français et étrangers, civils ou militaires, viennent s'y former. Il devient un « centre de référence OMS » pour les virus et la grippe. Il accueille en 1964 une branche « virologie » du Laboratoire national de la santé.

Sohier a également créé, en 1960, une unité de recherche INSERM sur les rapports entre « virus et cancer », qui étudie le virus du papillome de Shope, le virus d'Epstein-Barr et les

adénovirus. Toujours au début des années 1960, Sohier encourage les recherches de son élève J. Thivolet sur les cultures de cellules épidermiques de peau humaine, si importantes aujourd'hui pour le traitement des grands brûlés. Enfin, il contribue à la création, à Lyon, du Centre international de recherches sur le cancer (CIRC), dont la tour s'élève dorénavant à quelques pas de l'hôpital Grange-Blanche et de la faculté Rockefeller, contribuant à faire de Lyon un centre de renommée internationale pour les recherches internationales, et plus généralement les « biotechnologies ».

Roger Sohier a enseigné à l'université Laval de Montréal et à la faculté de médecine de Tunis. Il a fondé en 1959 la *Revue d'hygiène et de médecine sociale*, devenue en 1971 la *Revue d'épidémiologie et de santé publique*. Il a écrit de nombreux livres et articles scientifiques, dont *La Mononucléose infectieuse* (1943), le *Traité d'hygiène* (1944), en collaboration avec P. Sedaïllan, et surtout *Le diagnostic des maladies virales* (Flammarion, 1964), le plus important de ses ouvrages.

Roger Sohier est décédé le 22 décembre 1991. Il n'est pas certain que la communauté scientifique lui ait alors rendu l'hommage qu'il méritait, ni que ses compatriotes se soient rendu compte de l'importance des travaux qu'il avait menés tout au long de son existence.

Un hommage discret, car non publié, lui fut rendu par ses élèves et collaborateurs directs : Michèle Aymard, qui lui succéda avec brio en 1973, mais aussi Y. Chardonnet, J. Fleurette, O. G. Gaudin et J. Thivolet. Ils y affirmaient leur volonté de poursuivre et de développer « son œuvre, toujours dans la perspective de santé publique, et en essayant de maintenir un niveau de compétence national et international, à une époque où il faut persévérer et agir « Europe ». C'est certainement ce que Roger Sohier aurait souhaité.